

La maison est au bout d'une allée d'hibiscus, toutes portes et toutes fenêtres ouvertes. Un air de ragtime à la mode depuis quelque temps sort du cornet d'un gramophone posé sur un guéridon à un angle du salon. Dès les premières notes, je tourne dans ma robe bleue. Je bouge les pieds en riant. Tape des mains. Me dandine de droite à gauche. Une femme quitte son fauteuil, déroule son écharpe de soie, se défait de son tricot léger et me rejoint au milieu des meubles du salon. La femme exécute les mêmes mouvements que moi. Mais plus discrètement. Depuis qu'elle m'a rejointe, je ris de plus belle. Encore un peu et mes poumons vont éclater, mon cœur se détacher et tomber à mes pieds.

Assis dans un fauteuil en rotin blanc, dans l'embrasure de la porte, un jeune homme abandonne de temps en temps la lecture du livre qu'il tient à la main pour nous regarder danser. Il sourit. Vêtu d'un costume en alpaga blanc, un homme nous observe lui aussi, mais de la véranda, un peu plus loin. Il se balance tranquillement

sur une *dodine* et, derrière des volutes de fumée, nous fait un signe de la main. Son visage est moins émacié que celui du jeune homme, mais ils ont les mêmes yeux marron clair, couleur tamarin. L'ébène de leur peau en fait davantage ressortir l'éclat. Sous leurs *regards*, je *deviens soudain plus vivante, plus lumineuse*.

Quelques minutes plus tard, je quitte la maison en sautillant et me dirige vers le jardin. À mesure que s'éloigne la musique du gramophone, je fredonne tout bas l'air de ragtime. La musique me poursuit pendant un moment. Je cours dans l'herbe, tourne à nouveau sur moi-même, bougeant les bras d'avant en arrière jusqu'à être prise d'un léger vertige... Et soudain, quelque chose comme une force obscure et gaie me prend à revers et change mes rythmes. J'ôte mes chaussures, mes chaussettes blanches, et j'essaie de retrouver les mesures d'une autre musique, celles d'autres gestes scandés par un tambour et entrevus quelques semaines auparavant dans une clairière retirée, à Rivière Froide, là-bas dans un faubourg de la ville. Genoux pliés, j'arrondis les épaules, j'ondule le dos et avance à petits pas à peine saccadés. Je m'accroupis jusqu'à toucher le sol et bouge sans jamais m'arrêter. Au bout d'un moment, je ne danse plus, c'est la danse qui me traverse et fait battre mon sang.

L'homme au costume d'alpaga blanc me suit des yeux. Depuis quelques secondes. Je ne le sais pas encore.

Sans me quitter un seul instant du regard, il éteint sa cigarette, se dresse sur son siège puis avance vers moi. Les veines de son cou se gonflent à mesure qu'il me regarde. Il marche de plus en plus vite. Très vite même. À quelques mètres de moi, il court à toutes jambes, me rattrape et s'abat sur moi comme une torche dans un champ de canne. Il me tient brutalement par les épaules, me crie d'arrêter tout de suite cette danse... maudite et me gifle.

Je commence par crier très fort. Puis je gémiss tout bas en me couvrant le visage des deux mains. Au milieu des pleurs, je sens la lente montée de la honte. De la colère aussi. Elles se déversent dans ce qui est déjà ma souffrance la plus lointaine. Je me couche sur l'herbe. Pendant des secondes qui me semblent devoir durer toujours. Puis l'envie me prend tout à coup de mourir tout de suite, là sous leurs yeux, la joue contre l'humidité de la terre.

Au loin, la musique du gramophone tourne encore. Dans le vide cette fois.

La jeune femme a suivi la scène de loin, pétrifiée. Elle se dirige vers moi en courant et m'entoure de ses deux bras. Dans l'embrasure de la porte, le jeune homme a quitté son livre et à pas précipités nous rejoint.

À l'intérieur de la maison, la musique s'est soudain tue. Puis la nuit des tropiques est très vite tombée. Une

vieille femme, de forte corpulence, le dos légèrement voûté, les cheveux noués dans un madras, ferme une à une les portes et les persiennes. Elle jette de temps à autre un coup d'œil sur le jardin et marmonne entre ses dents.

L'homme vêtu de blanc est mon père. La femme à l'écharpe de soie, c'est ma mère, le garçon de vingt-deux ans, mon oncle, le jeune frère de mon père. La vieille femme, c'est Man Bo, notre servante depuis toujours. Nous sommes le 22 janvier 1942 et moi, Alice Bienaimé, couchée sur l'herbe dans ma robe bleue, je viens d'entrer dans ma treizième année.

2

En avant de cette image, il n'y a pas de commencement. L'image est centrale. Elle est le mitan de ma vie. Elle résume l'avant et éclaire déjà l'après. Mes amitiés, mes amours, mes attentes et mes chagrins, tout va se dérouler dans sa lumière ou sous son ombre. Mon père, ma mère, mon oncle, Man Bo, nous serons tous scellés, emportés par cet événement comme dans un seul mouvement de notre sang. Moi plus que les autres.

Je suis née de cette image. Elle m'a mise au monde une seconde fois et je l'ai enfantée à mon tour. Quand elle disparaîtra de ma vie, je mourrai de faim. Je mourrai aussi de ne plus la nourrir. Ce sera ma mort vraie. La seule dont je voudrais que l'on se souvienne.

On n'oublie pas, on n'oublie jamais.

Au milieu des pleurs, j'entends encore ma voix comme un fil qui se brise. L'incident m'a déjà basculée vers mon avenir. Plus tard, je danserai ma vie tandis que le souvenir de mon père deviendra plus brûlant que la douleur sur ma joue.

Il y a aussi ma mère. Agenouillée à mes côtés dans l'image. Elle s'est toujours penchée sur ma vie, sur mon berceau, sur mon enfance. Elle a tenu mon adolescence à bras-le-corps. Elle s'est mis en tête de paver ma route d'ylang-ylang et de jasmin. De peur que je ne me blesse. De peur que je ne me fasse mal en tombant : « Autant t'aimer tout de suite. Tout le temps. » ... Elle le fera dans une préférence absolue.

Entre mon père, ce héros magnifique et lointain, et ma mère, je suis ballottée d'un trop peu à un trop-plein de tendresse. Et je m'accroche à mon oncle comme à une planche de salut. Il m'enseigne, et je le crois, qu'il faut savoir entendre l'appel des hommes, des femmes et

des choses, que la vie est pleine d'images brillantes, que c'est un incendie à allumer au risque de s'y brûler.

Et comme dessinés dans les lisières d'un même rêve, je revois Thérèse mon amie-jumelle, Lise Martin Boural l'initiatrice et Edgard cette musique douce dans mes veines. Une musique perdue, jamais oubliée.

Debout au milieu d'eux, Man Bo, telle une vigie, veille au seuil de ma vie.

Le souffle de ces mots leur doit tout. Dans ce souvenir, où nos vies se sont mêlées et défaites, tient la constellation de l'enfance.